



Les nuits de la Méditerranée

*Organisée par l'Institut français
de Tanger-Tétouan, sous
la direction de Jean-Luc Languier,
la seconde édition du festival
international de musique
de Tanger a affirmé sa vocation
de révélateur de jeunes talents
internationaux et de promoteur
d'artistes marocains.*

Aux avant-postes de l'Afrique, Tanger regarde se croiser des citadelles flottantes venues des confins de l'Atlantique avec des caboteurs de la Méditerranée, des chalutiers prenant le large dans le couchant et des navires de toutes tailles aux pavillons de toutes nations. Un creuset idéal où savourer les sons du monde entier. Le va-et-vient des *ferries* en provenance et en direction de l'Espagne, langue de terre sombre émergeant de la brume bleu pâle, irrigue toute la ville d'incessants flux humains et automobiles. Une convergence qui nourrit l'énergie de cette cité en expansion qui, parmi les favorites du roi Mohamed VI, devient le point focal d'une nouvelle modernité marocaine.

Loin des structures de béton du front de mer et des nouveaux quartiers de la périphérie, le festival a implanté ses Nuits de la Méditerranée au cœur de la ville historique chérie des écrivains, près de l'une des entrées principales de la Médina, dans le parc de la Mendoubia. Un charmant amphithéâtre de plein air, dont la scène s'adosse à un ancien petit palais andalou, y accueille la plupart des concerts. Éclectique et équilibré, le programme, essentiellement consacré aux musiques du monde, se déclinait en huit nuits thématiques, du 20 juin au 13 juillet 2002.

Quelle belle occasion pour découvrir, en toute convivialité, de jeunes artistes en devenir, comme la Péruvienne Lucy Acevedo, et comme Fatah, l'un des chanteurs les plus prometteurs du nouveau raï. L'opportunité nous était également donnée de voir certains grands noms prisés dans la région, mais assez rares dans les circuits balisés des musiques du monde, comme Tomatito, le guitariste de flamenco, ainsi que deux têtes d'affiches populaires marocaines : l'ensemble Jil Jilala et le chanteur de *chaâbi* Jedwane.

C'est toutefois l'ensemble El Khoumssi, inconnu du réseau des musiques du monde où l'on espère le voir se faire un nom bientôt, qui fut la révélation de cette édition. Originaire de Chefchaouen, petite ville du Rif à une centaine de kilomètres de Tanger, il joue cette musique envoûtante des Berbères du Nord, aux rythmes com-

plexes et toujours changeants. Un flot mélodico-rythmique à la fois excitant et reposant, où le jeu intercalé des voix d'hommes et de femmes provoque un inmanquable élan du cœur et une formidable envie de danser. Quand vous saurez qu'avec son ouverture et son enthousiasme indéfectible, le public, locuteur de l'arabe et du berbère, autant que du français et de l'espagnol, ajoute encore aux charmes de ce festival unique, intime et exotique, il ne vous restera plus qu'à réserver vos places pour l'édition prochaine.

► Contact : Institut français de Tanger, 212 039 94 10 54 - 34 11 76

NUIT LATINO

Vedette de la Nuit Latino, Lucy Acevedo offrait, le 29 juin dernier, une prestation convaincante. Entourée de son groupe Karimba, dirigé par Paco Chambi, elle faisait onduler son grand corps de sirène aux rythmes de ses chansons du Pérou noir, emportant l'adhésion d'un public ravi d'être invité à danser avec elle.

Auto-portraits

Lucy Acevedo : "J'ai grandi à Callao, le grand port du Pérou, à côté de Lima. Il y avait toujours de la musique autour de moi et j'ai commencé à chanter très jeune. Quand j'avais sept ans, j'ai gagné le premier prix d'un concours de chant. J'allais à l'école, mais la musique était tout pour moi. J'ai commencé par des ballades romantiques. À l'âge de seize ans, j'ai participé à mes premières émissions musicales sur la Panamericana Television. À partir de là, on m'a proposé de tourner au Pérou, au Chili et c'est parti comme ça.

"Quand j'ai découvert la musique noire du Pérou, la musique de la côte héritée des esclaves, j'ai vraiment été emballée. À présent, j'essaye de la faire connaître à travers le monde. Je chante le *lando*, une danse plutôt lente, le *festejo* au rythme plus rapide, le *zamacueca*, qui se danse dans tout le Pérou, le *lamento*, le *vals jaranero*, une forme de valse très festive... Il y a beaucoup de styles dans la musique populaire péruvienne et il m'arrive de passer de l'un à l'autre dans une même chanson.

"J'ai rejoint une partie de ma famille installée à Genève, et j'y ai monté mon groupe en 1997, avec Paco Chambi, mon directeur musical, arrangeur et guitariste, ainsi que d'autres musiciens péruviens installés en Europe. Nous retournons régulièrement au Pérou, où nous donnons chaque année des concerts."

Paco Chambi : "La musique noire du Pérou n'est pas très connue en Europe, mais elle est très populaire dans notre pays. Elle fait partie du quotidien, on l'entend à la radio, à la télévision. Au temps de la colonisation, les Espagnols importaient des esclaves de tous les pays d'Afrique (Congo, Angola, Guinée...). Mais ils veillaient à les mélanger dans les plantations pour qu'ils ne puissent pas se comprendre et communiquer entre eux, ce qui limitait les risques de révoltes. La musique est devenue

leur langage de communication. Mais elle est bien différente de celles du Brésil ou de Cuba.”

► Contact : Paco Chambi, Genève, 4122 329 61 37 - 41079 305 95 14

NUIT MAROCAINE

Cette soirée du 2 juillet avait tout pour combler le public marocain venu en masse fêter les trente ans du groupe Jil Jilala et applaudir les excellents musiciens populaires d'El Khoumssi. Habillés dans la tradition berbère locale, ils nous ont régalié de leurs violons, luths, percussions et voix, mais aussi d'un spectacle digne des meilleurs bateleurs de la place Jemaa-El-Fna à Marrakech.

Auto-portrait

Moulay Tahar de Jil Jilala : “Jil Jilala veut dire ‘génération Jilala’, du nom de la grande confrérie des Jilala du Maroc. C’est-à-dire : une génération s’inspirant des objectifs de la confrérie à travers l’art musical. Au Maroc, en temps de décadence, les confréries ont pour fonction de reprendre les choses en main pour réguler la société. Or, à nos débuts, nous considérons que le monde artistique était en pleine décadence au Maroc. À l’époque, la jeunesse était abreuvée de chansons égyptiennes, européennes, américaines... Nous nous demandions pourquoi, avec notre civilisation et notre culture, l’identité marocaine était absente des ondes.

Jil Jilala en 2002.

D.R.

“L’aventure de Jil Jilala a commencé en septembre 1972. Le groupe s’est constitué autour de Hamid Zori et moi-même, qui faisons partie d’une troupe théâtrale. À vingt-quatre ans, j’avais déjà composé beaucoup de morceaux pour nos pièces de théâtre et notre chef de troupe nous a incités à monter ce groupe. J’ai contacté mon ami Darhem, percussionniste et compositeur, la chanteuse Sakina, le luthiste Mahmoud Saadi et le joueur de *sentir*, l’instrument des Gnawas, Abderhaman Faco d’Essaouira.

“Nous avons d’abord enregistré trois chansons à la télévision. Et, le 7 octobre, le groupe donnait son premier spectacle au Théâtre Mohamed V de Rabat. Deux milles personnes nous ont acclamé, debout, sans vouloir nous laisser partir. Nous ne nous attendions pas à un tel choc. Le lendemain, ce fut une autre grande surprise : sa majesté Hassan II nous a fait inviter à son palais de Rabat. Nous avons joué devant lui et il nous a longuement complimenté. On ne pouvait pas imaginer qu’un jour nous parlerions avec le roi... Et trois mois après notre premier concert, nous jouions à l’Olympia de Paris devant une salle bondée. Nous avons donc connu une consécration immédiate.

Notre musique repose sur les mélodies et les rythmes du folklore marocain, mais nous abordons des thèmes de la vie quotidienne des citoyens, les problèmes sociaux. Toutes les générations se sont retrouvées dans nos chansons. Jil Jilala avait un message à faire passer dans les années soixante-dix. Puis dans les années quatre-vingt, la nouvelle génération s’est intéressée au raï, qui a mené la danse pendant une quinzaine d’années. Mais le public marocain, lassé de ses paroles qui ne disent rien, est revenu vers Jil Jilala. Depuis l’année 2000, notre carrière redémarre en force. Momo (*jeune groupe en vue de la mouvance électro-orientale londonienne, ndlr*) veut faire un album avec nous, en traitant les chansons de Jil Jilala d’une toute nouvelle manière.”

► Contact : Moulay Tahar, Casablanca, 212 068 79 26 28 - 45 01 34

NUIT RAÏ – CHAÂBI

Rendez-vous populaire pour la jeunesse et les familles, cette soirée du 4 juillet ressemblait à un grand crescendo d’allégresse. À la personnalité enthousiaste et craquante du jeune Fatah, âgé de vingt-quatre ans, succédait la douceur satinée d’un Jedwane très professionnel. Sa voix de miel agissant comme un baume sur les cœurs tendres, il distribuait les autographes à la fin du concert, entouré d’une nuée de jeunes filles.

Auto-portraits

Fatah : “J’ai grandi dans un quartier populaire d’Épinay-sur-Seine où vit une importante population originaire d’Afrique du Nord et d’Afrique noire. Le raï était partout : à la maison, chez les voisins... J’écoutais Khaled, Cheb Mami, Sahraoui, mais aussi des chanteurs de *chaâbi* comme Dahman El Harachi, Lili Boniche et beaucoup d’autres. Dès mon plus jeune âge, la

musique m'attirait, quel que soit le style. Mais quand j'ai découvert le raï grâce aux disques de ma sœur, j'ai eu envie d'en faire et, pourquoi pas, d'essayer d'y ajouter quelque chose.

“J'ai commencé à chanter vers neuf ou dix ans, accompagné par un groupe de huit percussionnistes. J'adorais cette rythmique raï, qui ressemble un peu au reggae. Puis j'ai eu envie d'y ajouter des synthés, une basse, etc. Vers treize ans, j'ai commencé à faire ma petite enquête dans le voisinage pour savoir qui savait jouer de tel ou tel instrument et une équipe s'est constituée. À cette époque, tout était beau : un accord, c'était tout pour nous ! J'interprétais déjà mes propres chansons, composées avec l'aide de mon ami Mustapha Hamdaoui, qui joue des claviers avec moi. J'ai eu l'aide de musiciens comme Kada, compagnon de Khaled, compositeur de 'Didi' et 'Nsi-Nsi', qui m'a fait un morceau.

“En 1998, j'ai enregistré un double *single* distribué par EMI. Actuellement, je prépare mon premier album, *Barani* (l'étranger).

Treize titres sont prêts à faire rêver, à faire danser, à faire pleurer. L'un d'eux est une reprise de 'Elle est partie', une chanson très *chaâbi* de Lili Boniche. Mes chansons parlent beaucoup des femmes : un mystère qui m'attire... J'aborde aussi des questions de société, telles que celles des jeunes qui sont nés en France, Français donc, mais d'origines algérienne, marocaine, tunisienne, sénégalaise... Comme moi, ils ont ce problème : en France nous sommes des étrangers, et au pays, nous sommes des émigrés. Mais notre pays, il est où dans tout ça ?”

► Contact : Mad Minute Music, Paris, 06 61 17 54 03 (Marcello)

Jedwane : “Je suis le cadet des garçons de ma famille et j'ai eu la chance d'avoir trois frères qui pratiquaient la musique avant moi, chacun avec son propre groupe. Un jour que je chantais dans l'escalier de leur local de répétition, un de mes frères m'a entendu et a trouvé que je chantais juste. Il m'a dit de venir avec eux, mais j'étais trop intimidé, j'avais onze ans. Finalement, il m'a décidé et j'ai commencé à chanter dans des mariages et des soirées avec les groupes de mes frères. Au début, j'avais un trac fou, mais petit à petit j'ai commencé à apprendre le métier et les gammes à la guitare. Je suis entré au conservatoire de Rabat, mais je n'y suis pas resté longtemps, parce qu'on n'y enseigne que la musique classique et ça ne me

D.R.

Jedwane.

convenait pas. C'est au contact des musiciens professionnels que j'ai vraiment pu progresser.

“Je joue du *chaâbi* moderne. Mon groupe mêle instruments traditionnels et européens : batterie, synthétiseurs, violons, guitare et basse électriques, saxophone et percussions traditionnelles (*bendir*, *derbouka* et *tar* andalou). Je compose la plupart de mes chansons, ce qui est assez rare au Maroc dans ce style populaire. Exceptée Najat Aatabou, les chanteurs de *chaâbi* reprennent généralement des airs anciens. Nous jouons des gammes orientales, qui contiennent des quarts de tons, mais aussi des gammes occidentales sur les rythmes de base de la chanson marocaine en 6/8 et en 12/8. Si le temps fort est sur le premier temps dans les musiques occidentales, chez nous on peut mettre les temps forts sur le troisième et le cinquième temps, dans le cas du 6/8, puis sur le huitième et le onzième temps, dans le cas du 12/8. Ce genre de rythmes composés est une des grandes spécificités de la musique marocaine.

“Depuis janvier 1996, je joue régulièrement en Europe : Belgique, Pays-Bas, Allemagne, Espagne, Italie, et surtout en France, où je me suis produit notamment sur les scènes du Zénith et de Bercy et où je tourne plus qu'au Maroc. En 2000, j'ai fait ma première tournée américaine : New York, Washington, Montréal... Avec mon groupe, nous sommes très sollicités pour les grandes soirées de mariages. Nous pouvons jouer toutes sortes de styles et assurons jusqu'à quatre heures de spectacle : une partie de deux heures de musique arabo-andalouse pour le dîner, par exemple, une partie *chaâbi*, une partie *raï* et parfois même quelques morceaux occidentaux au moment de la pièce montée.”

► Contact : Association Grand Maghreb 99, Toulouse, 06 75 77 08 56

NUIT GITANE

Dix-huit années passées auprès de l'immense chanteur Camaron de la Isla, dont il fut le guitariste attitré dès la fin des années soixante-dix quand Paco de Lucia entreprit sa carrière en solo, ont forgé le jeu de Tomatito. C'est avec sa propre troupe, constituée d'un chanteur, d'un danseur, d'un violoniste, d'un guitariste et d'un percussionniste qu'il a soulevé, le 6 juillet, l'âme *flamenca* des *aficionados* de Tanger.

Auto-portrait

Tomatito : “Ma première guitare était juste un carton. C'était à Almeria, j'avais neuf ou dix ans, je jouais dessus comme d'une percussion avec les doigts. Plus tard, à Malaga, mon père m'a offert une vraie guitare, qui est devenue le centre de mon existence. C'est mon ami Pedro Blanco qui a commencé à me montrer les premiers accords, les structures harmoniques et rythmiques du flamenco. J'ai appris en écoutant, en essayant d'imiter les autres guitaristes, comme Paco de Lucia qui m'impressionne depuis toujours. Mais je crois que c'est l'intuition qui prime dans le flamenco.

“Le grand tournant de ma vie a été ma rencontre avec Camaron de la Isla. C’était à Malaga en 1974. Je travaillais dans un *tabla* qui s’appelait La Taverna Gitana et Camaron devait faire un concert dans un grand espace sportif. Il lui manquait un guitariste et, alors qu’il m’avait entendu jouer à La Taverna Gitana, il a demandé si c’était possible que je l’accompagne ce soir-là. J’avais quinze-seize ans et je ne savais plus où me mettre : c’était tellement incroyable ! Il était mon idole. Comme tous les jeunes à l’époque, j’étais fou de ses disques avec Paco de Lucia. Chez tous les Gitans, il y avait au moins un de leurs disques. Pour moi, accompagner Camaron était un rêve. Il est devenu réalité. J’ai commencé à l’accompagner régulièrement. Rester à ses côtés jusqu’à la fin de sa vie m’a insufflé une magie et une connaissance extraordinaire.

“L’image que je garde de lui est celle d’une personne normale. Malgré son immense personnalité, malgré son génie, il avait un grand sens de l’humilité. Ceux qui parlent beaucoup d’eux-mêmes pour se mettre en valeur ne sont parfois pas grand-chose. Camaron était quelqu’un de très timide, de très humble. Et c’est sans doute aussi ce qui faisait sa grandeur. C’était un génie, tant comme personne que comme artiste. Je crois que cette humilité est une des grandes leçons que j’ai gardées de lui. Beaucoup de guitaristes jouent merveilleusement bien et j’évite toujours de me faire mousser. Il ne faut pas confondre la personne avec la musique.

“Aujourd’hui, j’ai la satisfaction de me dire que je ne dépende de personne, que j’ai ma propre voie, ma propre lumière. S’il arrive que j’aie un désaccord avec un des artistes avec lesquels je travaille, je peux continuer de mon côté, avec ma formation ou avec un autre chanteur, sans me sentir affaibli ou diminué. Et c’est ce qui peut m’arriver de mieux.”

► Contact : Macandé, Séville, 34 95 427 17 00

Discographie

- Lucy Acevedo, “Negra”, Ethnomad/Arion, 2002
- Jil Jilala, “Achbik Dekete Leqdar” (Où est ta dignité ?), Cléopâtre/Mélodie, 1998 ; “Le meilleur de Jil Jilala”, Créon Music, 2001
- Jedwane, “Joyeux anniversaire” – Chah Dou Alih, Jedwane/Grand Maghreb 99, 2001 ; “Moul Nia Kayirbah”, Jedwane/Grand Maghreb 99, 2002
- Tomatito, “Paseo de los Castaños”, Emarcy, 2001 ; “Camaron con Tomatito”, Emarcy, 1999